

NAGUIB MAHFOUZ

Les noces du palais

*roman traduit de l'arabe (Égypte)
par France Meyer*

Sindbad/ACTES SUD
L'ORIENT DES LIVRES

I

TARIQ RAMADAN

Septembre, seuil de l'automne, mois des préparations et des répétitions. La voix du metteur en scène, Salim al-Agroudy, résonne. Elle résonne dans le bureau aux fenêtres closes et aux rideaux tirés du directeur. Rien ne vient s'y mêler inopportunément, sinon le léger ronron qui s'échappe du climatiseur. Sa voix balaie le champ de notre silence attentif, décochant les images et les mots. Le ton se radoucit ou se durcit, se colore et se nuance selon qu'il s'agit d'une voix d'homme ou de femme. Avant chaque réplique, il alerte d'un regard celui ou celle qui jouera le rôle. Puis il se lance. Déferlent alors les images d'une réalité implacable et pesante, dont l'effrayante sincérité nous retourne. Sarhan al-Hilali, le directeur, est assis au bout de la table oblongue drapée de velours vert. Comme un cerbère, intransigeant. Il écoute, les traits figés, placide, serrant entre ses lèvres pleines un cigare Dino. Ses yeux de rapace épient nos visages tendus vers le metteur en scène. Sa concentration est telle qu'elle exclut toute interruption ou commentaire. Il se moque de nos inévitables réactions, et dans son silence glacial, nous invite à faire de même. L'homme ne mesure-t-il donc pas la portée de ce qu'on nous lit ? Les images assaillent

mon cerveau, souillées de sang et de cruauté. Je voudrais reprendre souffle en échangeant deux mots avec quelqu'un. Le nuage de fumée qui plane dans la pièce avive mon sentiment d'aliénation. Je sombre dans l'effroi. Mon œil égaré se cramponne à l'imposant bureau derrière nous, ou à l'un des tableaux accrochés au mur. La photo de Dourriyya qui se donne la mort avec la vipère. Celle d'Ismail qui déclame sur le cadavre de César. Voilà que la potence se dessine à mes yeux ; voilà les démons qui trinquent.

Lorsque Salim al-Agroudi prononce la phrase rituelle "Le rideau tombe", toutes les têtes se tournent vers Sarhan al-Hilali, l'air parfaitement ahuri.

— J'aimerais avoir votre opinion, dit celui-ci.

— Eh bien, je comprends maintenant pourquoi l'auteur n'est pas venu ! s'exclame Dourriyya, la vedette du théâtre, goguenarde.

— L'auteur!? m'écrié-je, avec le sentiment que le monde vient de s'écrouler. Ce n'est qu'un assassin qu'il faut livrer à la justice!

Al-Hilali me rabroue d'un ton péremptoire :

— Reprends-toi, Tariq. Tu es acteur, rien d'autre ne doit compter pour toi.

— Mais...

Il m'interrompt, toujours prêt à laisser éclater sa colère :

— Plus un mot!

Et comme il se tourne vers le metteur en scène, celui-ci reconnaît :

— C'est une pièce séditeuse.

— Que veux-tu dire?

— Tu imagines la réaction du public?

— J'ai accepté de la produire. Je suis sûr de moi.

— Mais elle y va fort dans le sordide!

— Mon rôle est terrible! s'écrie Ismail, l'acteur principal.

— Il n'y a pas plus féroce qu'un idéaliste ; c'est à eux qu'on doit toutes les boucheries du monde. Ton rôle est tragique, au sens premier du terme.

— Le meurtre de l'enfant nous coûtera la clémence du public, argue Salim al-Agroudi.

— Laissons là les détails, on peut supprimer ce passage. Abbas Younis a réussi à me convaincre de produire une de ses pièces, et mon instinct me dit qu'elle sera l'une des meilleures de la longue histoire de notre théâtre.

— Je suis d'accord avec toi, opine Fouad Shalabi, le critique littéraire. Mais il faut supprimer le rôle de l'enfant.

— Je suis content que tu m'approuves, Fouad, c'est une œuvre soignée, sincère et émouvante.

— Ce n'est pas une pièce de théâtre, me récrié-je, sévère. C'est un aveu, c'est la réalité, et nous y incarnons des personnages réels.

— Soit! Crois-tu que ça m'ait échappé? rétorque Al-Hilali, balayant mes objections. Je t'y ai reconnu comme je m'y reconnais, mais comment le public le devinerait-il?

— Ça se saura, d'une façon ou d'une autre.

— Eh bien soit! Celui qui en pâtira le plus sera l'auteur. Pour nous, c'est une garantie de succès, n'est-ce pas Fouad?

— Je le pense en effet.

Al-Hilali sourit pour la première fois, et dit au critique :

— Il faudra enrober tout ça avec tact et subtilité.

— Bien entendu... bien entendu.

Salim al-Agroudi revient à la charge d'une voix hésitante :

— Mais le public... Comment réagira-t-il ?

— J'en prends la responsabilité, répond Al-Hilali.

— Alors c'est parfait. Mettons-nous tout de suite au travail.

La réunion s'achève. Je reste seul avec le directeur. Je profite de ce que nous sommes voisins et amis de longue date pour exprimer mon inquiétude :

— Il faut saisir la justice.

— Tu auras l'occasion de jouer au théâtre ce que tu as vécu dans la réalité, argumente-t-il, sans tenir compte de ma remarque.

— C'est un assassin, pas un écrivain !

— Ce sera aussi l'occasion de faire de toi un grand acteur, après une longue carrière de rôles secondaires.

— Ce sont des aveux ! Comment pouvons-nous laisser un assassin échapper au tribunal ?

— C'est une œuvre audacieuse, au succès garanti. Et c'est ce qui m'importe avant tout, Tariq.

Mon cœur déborde de colère et d'amertume. Les souffrances passées se répandent comme une âcre fumée, émaillées d'échecs et de regrets.

Ma chance est venue d'en finir avec mon vieil ennemi.

*

— Comment sais-tu tout ça ?

— Désolé... nous allons nous marier.

*

— Qu'es-tu en train de mijoter? s'inquiète Sarhan al-Hilali.

— Ma priorité, c'est que l'assassin soit châtié.

— Ta priorité, c'est plutôt d'apprendre ton rôle! rétorque-t-il avec humeur.

Je capitule, résigné :

— Je n'y manquerai pas.

*

À la vue du cercueil, une incontrôlable émotion m'étreint soudain, et j'éclate en sanglots, vaincu. Comme si je n'avais jamais vu de cercueil avant celui-ci. Voir pleurer un type comme moi, c'est inédit! Je devine les sarcasmes à travers les ruisseaux de larmes. Il ne s'agit ni de chagrin ni de pitié, mais d'un bref accès de folie. J'évite les regards des autres, de peur que mes sanglots ne se muent en un rire hystérique.

*

Je traverse Bab Sha'riyya, d'humeur lugubre. Mes pas ne m'y ont pas mené depuis bien des années. Quelle tristesse! Un quartier où se côtoient dévots et dépravés. Je m'enfonce dans la foule, le vacarme, et la poussière des femmes, des hommes et des enfants. Sous le ciel laiteux de l'automne. Tout me semble drapé de morgue et de laideur. Même les souvenirs m'écœurent et me blessent. Celui de Tahiyya, par exemple, radieuse à

mon bras, quand je l'ai menée là pour la première fois. Comme l'opprobre tapi dans l'ombre, la fréquentation de vauriens, et l'humiliant repli sous l'aile protectrice d'Oum Hani. Au diable passé et présent ! Au diable le théâtre et les rôles secondaires ! Au diable ce premier succès que tu espères trouver, à cinquante ans passés, en jouant dans la pièce d'un rival, assassin de surcroît... Voilà Souk al-Zalat*, une rue étroite et longue comme un serpent. Sa grande porte antique, lugubre, ses deux seuls immeubles récents, et la vieille bâtisse trapue refermée sur son passé de noirceur et de sang. Il y a pourtant du nouveau : l'entrée du rez-de-chaussée a été réaménagée en débit de graines grillées, avec à la vente derrière le comptoir, Karam Younis, et à ses côtés Halima, son épouse. Comme la prison les a changés ! Ils portent sur leur visage le masque du ressentiment. Noyés dans leur dépit, à l'heure où commence à briller la bonne étoile de leur fils. L'homme m'aperçoit. La femme me voit aussi. Pas le moindre élan d'amitié, ni aucun signe de bienvenue. Je tends la main ; l'homme l'ignore et me lance sèchement :

— Tariq Ramadan ! Qu'est-ce qui t'amène ici ?

Je ne m'attendais pas à un meilleur accueil. Je me suis promis de ne pas réagir. La femme s'est levée, l'air agité, mais elle se rassoit aussitôt sur sa chaise paillée et s'exclame, avec une ironie amère :

— Notre première visite depuis qu'on a refait surface !

* Littéralement, le marché au gravier. Rue et quartier du Caire. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Un reste de beauté s'attarde sur ses traits. L'homme est toujours alerte, fringant, malgré son arrogance. De ces deux-là est né l'écrivain assassin.

Je dis, comme pour m'excuser :

— La vie est un sac d'ennuis, et je ne suis qu'un noyé parmi d'autres.

— Un revenant! Un des pires vestiges du passé, rétorque Karam Younis.

— Je ne suis pas pire qu'un autre.

Aucun d'eux ne m'invite à m'asseoir dans l'échoppe. Mais être traité comme un vulgaire client m'encourage à aller jusqu'au bout.

— Eh bien? demande froidement Karam.

Je réponds, bravache :

— J'ai une mauvaise nouvelle.

— Les mauvaises nouvelles ne nous affligent plus, rétorque Halima.

— Même quand il s'agit de M. Abbas Younis?

Elle s'écrie, le regard durci par une soudaine angoisse :

— Tu le poursuivras donc jusqu'à la mort?!

— C'est un bon fils, intervient Karam. C'est lui qui nous a monté cette boutique quand je n'ai pas voulu retourner au théâtre.

— Et sa pièce vient d'être acceptée, renchérit fièrement Halima.

— En effet, on nous l'a lue hier.

— Excellente, sans doute?

— Terrifiante... Vous en savez quoi?

— Rien.

— Évidemment. Il n'aurait pas pu vous en parler.

— Et pourquoi?

— En bref, parce qu'elle se passe ici, chez vous, et qu'elle décrit à la lettre tout ce qui vous est arrivé, en révélant certaines horreurs qui font voir la réalité sous un autre angle.

— Que veux-tu dire? demande Karam, sérieux tout à coup, pour la première fois.

— Tu t'y reconnaîtras, comme on s'y reconnaîtra tous. Tout y est. Tout. Tu ne comprends donc pas?

— Même la prison?

— Même la prison. Et l'agonie de Tahiyya. Mais on y découvre en plus qui nous a dénoncés à la police, et on apprend que Tahiyya n'est pas morte de maladie, mais a été assassinée!

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtises?

— C'est Abbas, enfin celui qui joue son rôle dans la pièce, qui a manigancé tout ça!

— Qu'est-ce que tu insinues? Tu es son pire ennemi! intervient sèchement Halima.

— Je suis une de ses victimes, tout comme vous.

— Il ne s'agit donc pas d'une fiction? s'étonne Karam.

— On y voit sans erreur possible qui vous a vendus et qui a tué.

— Balivernes!

— Il doit y avoir une explication, c'est certain! s'emporte Halima.

— Demandez-la-lui. Allez voir la pièce quand elle se jouera.

— Tu es fou, et la haine t'aveugle.

— Le crime plutôt!

— Le criminel, c'est toi, et il ne s'agit que d'une pièce de théâtre!

- Non, tout y est vrai.
- La haine te rend fou. Mon fils est stupide, mais ce n'est ni un traître, ni un assassin.
- C'est un traître, et un assassin. Et il n'est pas stupide.
- Tu prends tes désirs pour la réalité!
- Il faut arrêter l'assassin de Tahiyya, et le livrer à la justice.
- Toujours cette vieille haine... Tu la traitais comment toi, Tahiyya, quand tu étais avec elle?
- Je l'aimais, un point c'est tout.
- D'un amour de minable!
- Je vau mieux que ton mari et ton fils réunis! m'écrié-je.
- Tu veux quoi à la fin? m'interrompt Karam d'un ton hargneux.
- Une piastre de pépites grillées! persiflé-je.
- Va donc au diable! rugit-il.

*

Je me replonge dans le flot de femmes et d'enfants. Je sais maintenant qu'Abbas n'a pas parlé de sa pièce à ses parents, ce qui prouve bien qu'il est coupable. Mais pourquoi révèle-t-il, et de manière incontestable, un aussi dangereux secret? Est-ce l'envie folle de réussir, à tout prix? Et trouvera-t-il le succès ou la corde?

*

— Tariq... que te dire? Le sort, et le destin!

À l'angle de la rue Al-Jaysh, je jette un regard à l'immeuble et me dirige vers Ataba. Au fil des ans, la rue s'est rétrécie, assombrie, rongée par la vérole. Tu as eu ce que tu méritais, Tahiyya. C'est justice que t'ait tué l'homme pour lequel tu m'as quitté. La foule sera bientôt si dense que les gens s'entre-dévoreront. Sans Oum Hani, j'errerais au hasard des rues. La corde. C'est le sommet de la gloire, Abbas. Tu n'as qu'un atout, ta virilité. La perdre marque un homme à jamais. À quoi bon vivre comme un comédien de troisième classe?... Au joli temps du bonheur, l'amour s'est épanoui derrière les coulisses. L'instinct de vie et la virilité parlaient le même langage secret. J'ai volé le premier baiser, au moment où la mort rampait vers Raspoutine.

— Tahiyya, tu mériterais d'être une vedette, au lieu d'être cantonnée comme moi à des rôles secondaires.

— Vraiment? Vous exagérez, Tariq.

— Pas du tout. C'est un constat d'expert.

— Ou un témoignage d'indulgence?

— Rien n'influence jamais mon jugement, pas même l'amour!

— L'amour?

Nous marchions dans la rue Jalal, à plus de minuit passé, indifférents au froid mordant, enivrés par la tiédeur du rêve.

— Absolument. Veux-tu que nous prenions ce taxi?

— Il faut que je rentre chez moi.

— Seule?

— Oui, dans mon petit appartement.